



HENRI LOEVENBRUCK
& FABRICE MAZZA

SERUM

SAISON 1 **2** ÉPISODE 1

**ON PEUT EFFACER VOTRE MÉMOIRE
PAS VOTRE PASSÉ**

Extrait de l'INÉDIT

SERUM

SAISON 1  ÉPISODE 1

De Henri Løevenbruck

AUX ÉDITIONS FLAMMARION ET J'AI LU

Le Testament des siècles, 2003

Le Syndrome Copernic, 2007

Le Rasoir d'Ockham, 2008

Les Cathédrales du vide, 2009

L'Apothicaire, 2011

AUX ÉDITIONS BRAGELONNE

La Moïra, édition intégrale

Gallica, édition intégrale

Site officiel de l'auteur :

www.henriloevenbruck.com

*Henri Løevenbruck est membre de
la Ligue de l'imaginaire*

www.la-ldi.com

De Fabrice Mazza

AUX ÉDITIONS MARABOUT

Le Grand Livre des énigmes, tome 1, 2006

Pas de panique, c'est logique, 2006

Pas de panique, c'est toujours logique, 2007

Le Grand Livre des énigmes, tome 2, 2007

Énigmes coriaces pour esprits tenaces, 2008

Énigmes tordues pour esprits pointus, 2008

Énigmes subtiles pour esprits agiles, 2008

Lettrenrébus : 200 énigmes de lettres surprenantes, 2008

Énigmes médiévales infernales, 2010

HENRI LÖEVENBRUCK
& FABRICE MAZZA

SERUM

SAISON 1  ÉPISODE 1



© Éditions J'ai lu, 2012

Extrait de la publication

Avant-propos

Cher lecteur, *Sérum* n'est pas un roman comme les autres.

Avant tout, il s'agit d'un roman-série, à savoir que l'histoire que nous allons vous raconter est divisée en plusieurs saisons de six épisodes chacune.

Ensuite, *Sérum* vous propose – vous n'y êtes pas obligé – d'approfondir l'expérience de lecture en l'agrémentant de musiques, de vidéos, de documents externes qui vous seront offerts au fur et à mesure de l'histoire.

Comme vous allez le voir, des « flashcodes » sont intégrés au récit. Pour savoir comment vous en servir, il vous suffit de vous rendre sur le site www.serum-online.com. Vous y trouverez toutes les informations techniques, et bien d'autres surprises.

Nous espérons qu'ainsi vous aurez la même émotion à lire ces épisodes que nous avons eue à les écrire...

Bonne aventure !



Ouverture

*Vous avez bien fait de venir me voir.
Maintenant, détendez-vous.*

*Détendez-vous et laissez votre conscience
s'ouvrir. Laissez-la vous guider.*

*Le sérum qui va vous être injecté facilite
l'induction hypnotique. Il n'altère en rien votre
personnalité ni votre volonté, mais il vous
débarrasse de ce qui vous éloigne de votre
conscience.*

*Votre conscience voit plus de choses, entend
plus de choses, connaît plus de choses que vous
ne pouvez l'imaginer.*

Ici, maintenant, votre conscience est reine.

*Il y a, quelque part dans un coin de votre
tête, un petit train. Un petit train qui peut vous
emmener en voyage.*

*« La Nature est un temple où de vivants piliers
laissent parfois sortir de confuses paroles ;
l'homme y passe à travers des forêts de symboles
qui l'observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent,
dans une ténébreuse et profonde unité, vaste
comme la nuit et comme la clarté, les parfums,
les couleurs et les sons se répondent. »*

*Oubliez le monde autour de vous. Ses bruits.
Ses nuisances. N'écoutez que l'écho de votre
âme.*

Le plus important, c'est vous.

N'ayez crainte. Je suis là, à vos côtés.

Il ne peut rien vous arriver...

Épisode 1

1.

C'est une petite chambre d'hôtel, modeste, vétuste, chichement meublée. Un lit simple, au sommier de métal rouillé, une table de nuit, un placard aux portes ajourées et une commode. Sur cette commode, un téléviseur démodé et un vieux magnétoscope SONY. Des appareils d'un autre temps. Des reliques.

Pour toute décoration, la chambre compte un vase empli de fleurs en plastique et, sur le mur principal, au papier peint jauni, une photo en noir et blanc dans un cadre de liège – un cliché de Manhattan dans les années 1970. On y voit encore les deux tours du World Trade Center tout juste achevé.

La pièce est plongée dans la pénombre : les rideaux sont tirés. Le lit est fait. Il n'y a aucune valise à l'intérieur, aucun vêtement dans la commode ou la penderie. Rien ne semble indiquer qu'elle est occupée.

Et pourtant, elle l'est.

Un homme est à genoux, à terre, devant la commode. Il tremble. Ses gestes sont mal assurés.

*Ses mains sont maculées de sang.
De sang frais.*



Bullets flying

2.

Il était 21 h 16 quand la femme sauta à l'intérieur du bus sur St Johns Place, juste avant que les portes ne se referment. Ses yeux avaient la lueur de la terreur pure, cette immobilité froide et intense. Elle semblait aspirée par une autre réalité, invisible et dangereuse.

Les cheveux couverts de flocons de neige, elle se faufila nerveusement vers l'avant, bousculant les autres passagers, et tous la dévisagèrent – excepté le chauffeur, peut-être, qui devait avoir l'habitude. Une excitée de plus sur la ligne B45, qui reliait Crown Heights au centre-ville de Brooklyn. Entre les étudiants éméchés qui sortaient des bars, les touristes arrogants qui se prenaient pour les rois du monde et les nouveaux bourgeois fêtards qui

déboulaient des *brownstones*¹ pour assaillir les boîtes de nuit des quartiers nord, tous les soirs, c'était un vrai défilé, même en plein hiver.

Mais cette femme, elle, n'était pas là pour profiter des soirées chaudes de Brooklyn. Elle était là pour survivre.

C'était une femme qui avait dépassé la trentaine, grande, athlétique, les cheveux blonds coupés court et coiffés en bataille. Elle avait les traits durs, cette raideur dans le visage qui trahit une angoisse profonde et ancienne, un passif douloureux ; et pourtant, elle était belle. Belle et élégante, dans son tourment.

La main serrée autour de la barre de maintien, à s'en faire blanchir les articulations, elle jetait des coups d'œil de part et d'autre du bus, fouillant frénétiquement le trafic du regard par-delà le voile vacillant de la neige. Elle était restée ainsi pendant tout le trajet jusque Washington Avenue lorsqu'elle commença à montrer de véritables gestes de panique.

— Vous voulez descendre ici, madame ?

Le soir, les chauffeurs de bus avaient l'autorisation de déposer les passagers entre deux arrêts. Celui-là était sans doute pressé de se débarrasser de cette folle furieuse.

La femme se hissa sur la pointe des pieds et inspecta les environs. Il y avait encore beaucoup d'embouteillages. Autour d'eux, des centaines de phares et de lampadaires s'alignaient dans l'obscurité du soir.

1. Maisons alignées et identiques, construites en grès rouge, typiques de certains quartiers de Brooklyn.

— S'il vous plaît.

Le bus s'approcha du trottoir, s'immobilisa dans le vacarme strident de ses freins au pied d'un immeuble gris, et la femme se jeta au dehors.

Elle leva la tête et observa l'escalier métallique qui zébrait la façade du bâtiment. Monter là-haut ? Et après ? C'était le meilleur moyen de se retrouver coincée. Elle renonça, descendit la rue vers l'immense carrefour et traversa Eastern Parkway en courant. À mi-chemin, elle manqua de se faire renverser par un break noir qui laissa une longue traînée de gomme sur l'asphalte. Mais elle ne s'arrêta pas pour autant – c'était comme si ce danger-là ne faisait pas le poids – et, au milieu des klaxons, elle se précipita tout droit vers l'imposante bâtisse du Brooklyn Museum.

En bas des larges marches qui menaient au perron, les jets d'eau avaient gelé et faisaient comme un collier d'argent au monument néo-classique.

Ce vendredi-là, le musée était ouvert jusqu'à 22 heures, et plusieurs groupes de visiteurs se dirigeaient encore vers l'entrée, sous la façade colossale et ses six colonnes corinthiennes. La femme, le front trempé, continua sa course effrénée vers la porte principale en contrebas, sous le regard agacé des gens qu'elle bousculait sans vergogne. Régulièrement, elle se retournait pour jeter des coups d'œil pleins de panique.

Elle pénétra enfin dans le musée.

3.

Du bout du doigt, l'homme allume le téléviseur.

La lumière bleutée du tube colore d'un seul coup les quatre murs de la petite chambre d'hôtel. Elle s'emplit d'ombres et prend une teinte irréelle. Celle d'un vieux téléfilm, abîmé par le temps.

L'homme, toujours à genoux, ouvre la commode. Il y plonge sa main ensanglantée et en tire un sac de sport. À l'intérieur, il prend une cassette vidéo. Une VHS.

Fébrile, il la glisse dans le lecteur. Le tiroir automatique s'enfonce dans un bruit de craquement.

Il appuie sur PLAY.

L'écran change aussitôt d'aspect.

La bande saute, projetant des éclairs blancs alentour. Enfin, une image apparaît.

4.

Aussitôt entrée dans le musée, la femme s'efforça de reprendre une allure normale et se composa une figure apaisée, comme pour se faire oublier. Lentement, essuyant la sueur à son front d'un revers de manche, elle

contourna le grand bureau d'accueil et partit à l'autre bout du lobby. Les voix des nombreux visiteurs résonnaient sous l'imposante verrière du pavillon, dont la modernité se mariait élégamment à l'architecture Beaux-Arts de l'ensemble. Il y avait là, se confondant aux visiteurs, une magnifique collection de bronzes d'Auguste Rodin, certaines sculptures dépassant les deux mètres de haut : corps patinés aux muscles saillants, aux gestes si justes, si pleins d'humanité et de déséquilibre. La femme, après plusieurs déambulations, partit s'isoler derrière l'une des œuvres du sculpteur français : posé sur un sobre piédestal blanc, un buste de Victor Hugo, tête baissée, le visage figé par la mélancolie et qui, dans un élan, semblait vouloir s'échapper de la masse brute.

Elle resta là un long moment, comme protégée par la bienveillance de l'auteur des *Misérables*. Les gens déambulaient autour d'elle, flegmatiques, totalement indifférents à sa terreur. Et puis soudain, son regard se fixa vers l'entrée.

D'un coup, la femme s'agenouilla et se plaqua derrière le piédestal. Son corps tout entier se raidit, comme si elle eût voulu, elle aussi, devenir de bronze. Lentement, elle leva la tête vers l'immense toit de verre, strié de longs câbles métalliques et, les yeux écarquillés, elle se mit à chuchoter d'inaudibles paroles. À travers la verrière, elle sembla adresser au ciel nocturne de Brooklyn une ultime prière, une dernière confession. La mâchoire immobile,

raide, ses lèvres tendues bougeaient imperceptiblement, mais il y avait dans son regard l'éclat même de l'urgence.

Puis elle cessa son étrange chuchotement et se pencha pour regarder par-delà le piédestal. Elle vit alors cette foule en mouvement, ces jambes qui se croisaient dans un ballet confus, ici quelqu'un qui s'arrêtait, là un groupe qui se dispersait... Mais elle savait.

Elle savait qu'ils étaient là.

Quelque part au milieu des badauds.

Lentement, elle se redressa et aperçut le petit fil électrique blanc qui courait le long du buste en bronze. Elle hésita, jeta un nouveau regard vers le toit de verre au-dessus d'elle puis tira brusquement sur le câble. Aussitôt une alarme assourdissante s'éleva dans la vaste salle, aiguë, terrifiante. Les gens s'immobilisèrent.

L'instant d'après, un coup de feu éclata.

L'impact dans le piédestal projeta des petits bouts de plâtre alentour, à quelques centimètres à peine de la femme, qui se mit derechef à l'abri. Puis une deuxième déflagration, suivie par les hurlements des visiteurs.

Et alors, la panique gagna le musée.

Tout le monde se mit à courir, qui vers la sortie, qui à l'abri d'une statue ou du comptoir d'accueil... Les gens criaient, se jetaient à plat ventre. La femme, courbée en deux, se rua vers une porte à l'arrière du lobby, qui donnait sur le parking. Un troisième tir la manqua de peu. La balle fit voler la porte de verre en éclats.

Elle se jeta dehors, le visage fouetté par le vent glacial de l'hiver. Sans se retourner, elle courut entre les voitures, aussi vite que ses jambes pouvaient la porter. En quelques secondes, elle fut hors de l'enceinte du musée et de retour sur Washington Avenue.

Derrière elle, la sirène d'alarme du Brooklyn Museum retentissait toujours dans le cœur de la nuit.



The line

5.

— Putain d'imprimante !

Le détective Lola Gallagher poussa un soupir exaspéré. 22 heures. Cela faisait déjà plus d'une heure et demie qu'elle aurait dû quitter le commissariat du 88^e district et, avec les embouteillages d'un vendredi soir, elle avait peu de chances d'arriver chez elle à l'heure promise à la baby-sitter. Une fois de plus.

Le regard de Lola resta accroché à la petite horloge de son ordinateur. La date était affichée juste au-dessus : vendredi 13 janvier. La journée était fidèle à sa superstitieuse réputation.

Remerciements

Nous tenons à remercier ici les personnes qui, à un moment ou un autre, nous ont aidés à mener ce projet jusqu'à son terme.

Pour les questions scientifiques, le professeur Bettina Debû, de l'Institut des neurosciences de Grenoble, le docteur Jean Becchio, président fondateur de l'Association française d'hypnose médicale, Patrick Jean-Baptiste, et le docteur Philippe Pichon.

Pour les questions artistiques, Sébastien Drouin, Stéphane Berla, Hugues Barbet et Erik Wietzel...

Pour les questions éditoriales, Marc Emery, Caroline Lamoulié, François Durkheim, Vanessa Corlay, Anna Pavlowitch, Pierre-Jean Doriel et Gilles Haéri, qui ont cru à ce projet et s'y sont beaucoup investis.

Un grand merci, enfin, à Diane Luttway et Tiphaine Scheuer, qui supportent deux incurables *workaholics*, ainsi qu'à une ribambelle d'adorables petits monstres, Élio, Elliott, Mattéo, Noé et Zoé.



9919

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACK PRINT CPI (Barcelone)
le 28 février 2012.

Dépôt légal février 2012.
EAN 9782290041741

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Lcvassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication